

## SÉMIOSIS / Semiosis

Jean Fisette

### ÉTYMOLOGIE / Philology

Terme sémiotique, sémosis: "mouvement d'avancée du signe vers le surgissement d'un nouveau signe", ce mouvement étant théoriquement sans fin, d'où l'expression: semiosis ad infinitum, aussi "mouvement de formation du signe lui-même", tiré du grec  $\sigma\epsilon\mu\epsilon\iota\omicron\sigma\iota\varsigma$  : "action de signifier", issu de  $\sigma\epsilon\mu\epsilon\iota\omicron\nu$  : "indice".

Le terme semiosis fut introduit par Charles S. Peirce dans un long texte intitulé «Pragmatism». Ce texte daté de 1907, écrit dans le cadre d'un débat sur la définition du pragmatisme, était destiné à deux revues, The Nation et the Atlantic Monthly; ce texte, ayant été refusé, resta inédit du vivant de Peirce. Des extraits importants de ce texte ont paru dans le cinquième volume (1934) des Collected Papers, notamment le paragraphe 5.484 qui place cette notion au coeur de la théorie du signe. Dans ce passage, Peirce explicite l'origine grecque de ce mot, le terme  $\sigma\epsilon\mu\epsilon\iota\omicron\sigma\iota\varsigma$  signifiant l'action de signifier. Peirce emploie soit semeiosis, calque du terme grec, soit la version moderne : semiosis.

Dans sa traduction française de textes de Peirce, sous le titre des Écrits sur le signe (1978), Gérard Deledalle reproduit le mot anglais semiosis (sans accent) et utilise également, comme équivalent français, le terme sémose. Aujourd'hui, le mot sémosis, francisé, est passé dans l'usage.

### ÉTUDE SÉMANTIQUE / Définitions

1. (Sens logique et philosophique du terme chez Peirce). Mouvement de formation et de développement du signe; puis effet de surgissement d'un nouveau signe, suivant un processus théoriquement infini.

2. Charles W. Morris a repris le projet de Peirce de créer une science des signes, la sémiotique. L'objet de cette science ayant été élargi à un corpus beaucoup plus large, comprenant les communications animales, et intégrant entre autres la perspective behaviorale, on comprend que la portée du terme semiosis ait connu cette même extension, d'où cette définition: «A sign process, that is, a process in which something is a sign to some organism». (1946)

3. Augusto Ponzio fut le premier à reconnaître les affinités profondes entre la sémosis au sens précis de ce terme chez Peirce et la notion de dialogisme qui fonde la pensée critique de Bakhtine. Dans les deux cas, le sens du signe ou du mot est donné comme sémosis, c'est-à-dire un lieu dialectique diversement marqué par des énonciateurs ou des usages concomitants et qui reste toujours sujet à des modifications ou à des transformations plus importantes qui sont, par définition, imprévisibles.

4. La notion d'intertextualité qui a été développée par Julia Kristeva en appui sur les écrits de Peirce et de Bakhtine, illustre de façon particulièrement claire la notion de la sémiotique en affirmant que tout texte littéraire ne sera jamais que la reformulation, dans des situations inédites d'énonciation, de contenus qui ont été véhiculés précédemment. L'impossibilité d'une créativité absolue en littérature rejoint cette position fondamentale de la sémiotique qui affirme que l'origine autant que l'aboutissement des signes sont à jamais inaccessibles et donc que le texte littéraire n'est que mouvement de transformation, soit un processus infini de sémiotique.

5. Dans la perspective de la poétique tel que proposé par Roman Jakobson. Dans le cas de la figure de rhétorique, plus particulièrement la métaphore, sémiotique désigne le développement, le déplacement ou le réaménagement du contenu sémantique du mot suivant deux directions: soit une avancée vers le monde où la fonction de représentation est prédominante, et qui est appelée extroversive semiosis, soit un mouvement inversé, marquant un effet de retour du mot sur sa propre définition et ce en dehors de toute forme de représentation, appelé introversive semiosis.

6. Jacques Derrida s'est appuyé sur la définition peircienne de la semiosis ad infinitum pour développer les deux notions de la déconstruction du sens et de la dérive interprétative allant au-delà de toute restriction. Il va de soi que des sémioticiens, notamment U. Eco, allaient opposer une critique fondamentale à cette extension sans limite de la notion de sémiotique.

## COMMENTAIRE / Analysis

### 1. La notion de sémiotique et son origine

Cette notion est spécifique au corpus du texte de Peirce et elle est au coeur de la pensée sémiotique. À mesure de la redécouverte, depuis une trentaine d'années, de la pensée de Peirce par les sémioticiens, cette notion a largement circulé dans les travaux de sémiotique, notamment ceux qui sont consacrés à la théorie littéraire. Puis, chose étonnante, cette notion a été mise en parallèle à des notions fondamentales, issues de lieux historiquement et géographiquement étrangers à la pensée de Peirce; or, il arrive que la notion de sémiotique vienne illustrer et éclairer ces autres notions qui, autrement, demeurent souvent obscures.

Peirce a été affecté à un enseignement sur la logique à l'Université John-Hopkins de 1879 à 1885. Durant les premières années de cette affectation, il dirigea sa seule thèse, celle d'Allan Marquand. Ce dernier, qui avait reçu une solide formation dans la langue et la culture grecque consacra sa recherche à un traité de logique du à Philodème et intitulé: «Des signes et des inférences à partir des signes» (A, D\ F0:, \T< 6"4 F0:, 4fF, T<). Le mot F0:, \@< signifie «indice» alors que le second terme est le génitif pluriel de F0:, 4fF4H, substantif abstrait désignant l'action de signifier.

Ce traité remonte à l'époque romaine alors que Philodème se rattachait à l'école épicurienne. Dernier point: le texte de ce traité a été trouvé au XVIIIe siècle dans les fouilles du site d'Herculaneum, près de Pompéi.

Dans sa thèse, Marquand proposait une traduction de ce traité, précédée d'une longue introduction philosophique. Le cœur de l'argumentation qui nous intéresse tenait à cette problématique: jusqu'à cette époque, on croyait que les Anciens n'avaient pas développé de pensée de l'induction non plus que, de façon plus générale, de pensée sur les processus de découverte et donc d'avancée du savoir. Or dans le texte du traité, Philodème analyse de tels processus, notamment dans le détail plus fin de son argumentation, lorsque son examen prend en compte les déviations minimales des atomes dues au hasard et au libre arbitre (Philodème 1978: 54). Le cœur de cette argumentation tient à ce que ces déviations, loin de se réduire à des accidents ou à de simples irrégularités, introduisent des éléments de nouveauté qui sont susceptibles de venir inscrire la découverte de lieux encore inconnus, ce qui rendra éventuellement possibles, des avancées du savoir. Ainsi, ajoute Deledalle (1990:102), citant Max Fisch, ...entre dans le cosmos peircien, le «paradigme physique de la catégorie peircienne de la priméité». (Fisch1986:190-192). On comprendra que ces déviations, au moment de leur manifestation, n'ont encore de réalité que comme icônes sur le plan de la représentation et qu'elles sont appelées à un processus de développement d'ordre sémiotique qui les conduira sur le plan de l'ordre du savoir. Au moment où Marquand faisait cette découverte, Peirce professait un séminaire sur la logique de l'induction: nul doute qu'il porta le plus grand intérêt à cette découverte qu'il devait faire sienne.

## **2. La position centrale de la notion de sémiotique dans la pensée sémiotique de Peirce**

Près de vingt-cinq ans plus tard, dans un de ses derniers textes (il a alors 68 ans), Peirce revient au terme *semeiosis* qui chez Philodème signifiait «les avancées de l'esprit à partir des signes» et qu'il place au centre de la théorie des signes:

"But, by *semeiosis* I mean, on the contrary, an action, or influence, which is, or involve, a cooperation of three subjects, such as a sign, its object, and its interpretant, this tri-relative influence not being in any way resolvable into actions between pairs. E0:,4fF4H in Greek of the Roman period, as early as Cicero's time, if I remember rightly, meant the action of almost any kind of sign; and my definition confers on anything that so acts the title of a "sign." [C.P. 5.484; Peirce 1998: 411. Texte dont la rédaction remonte à 1907 et qui est resté inédit du vivant de Peirce.]

La sémiotique est une inférence par les signes; le terme sémiotique désigne donc l'imprévisibilité du signe, son dynamisme et sa générativité. Dans le texte qui précède cette citation, Peirce s'intéresse au signe naturel (par exemple, la fumée pour le feu) ainsi qu'à la simple réaction à un stimulus (par exemple, un cri de surprise); ce sont là des signes binaires ou dyadiques qui ne sont que des ébauches de signe ou des signes dégénérés; seul le signe ternaire ou triadique, composé de trois constituants (signe, objet, interprétant), accède au statut de «signe authentique»; et seul ce signe est susceptible de conduire à des découvertes et donc de contribuer à l'avancée du savoir. Or, ce signe dit «authentique» répond à la conception de la «*semeiosis*» telle que l'avait élaborée Philodème. Les «déviations» que reconnaissait ce dernier deviendront le lieu d'attestation de la spontanéité et de la liberté de l'esprit (C.P. 6.201).

Un autre aspect essentiel du mouvement de la sémiotique doit être ici souligné: ce mouvement se

fait disons géographiquement, dans l'espace de la variété des cultures; il est aussi temporel dans la mesure où il s'inscrit dans l'histoire passée et qu'il est orienté vers les futurs possibles. Or ces mouvements vers le passé et vers l'avenir ne connaissent pas de limite; la notion de sémiotique se voit adjoindre, dans le texte de Peirce, l'expression: ad infinitum. D'où la position fondamentalement anti-cartésienne chez Peirce, puisque, en opposition à la possibilité même du cogito fondateur du savoir, l'origine des signes et, plus généralement, de la pensée, est inaccessible. Puis, à l'autre extrémité, le développement potentiel du savoir est ouvert sur l'infini. Et ce qui est vrai du savoir l'est aussi du signe: son origine est irrepérable et son avenir est théoriquement sans limite. Ainsi cette définition du signe:

"Anything which determines something else (its interpretant) to refer to an object to which itself refers (its object) in the same way, the interpretant becoming in turn a sign, and so on ad infinitum." [C.P. 2.303]

On comprendra que le notion de sémiotique et la définition triadique du signe sont, chez Peirce, des termes synonymes, définissant un même objet, mais saisi de points de vue différents.

### **3. Sémiotique, dialogisme (Peirce et Bakhtine)**

Je présente ici, en m'appuyant sur des travaux d'Augusto Ponzio (1990) une affinité qui, pour étonnante qu'elle soit, est très grande, entre les deux positions théoriques de Charles S. Peirce et de Mikhaïl Bakhtine sur les caractères imprévisible et dynamique des mouvements de la signification. Je signalerai néanmoins l'écart important dans leurs positions épistémologiques: alors que les travaux de Peirce s'inscrivent dans le cadre d'une sémiotique cognitive, ceux de Bakhtine appartiennent à une philosophie du langage qui trouve à s'alimenter à une critique littéraire. Pourtant, on reconnaît aujourd'hui, fort justement, dans l'œuvre de Bakhtine une sémiotique littéraire.

Dès le premier ouvrage de Bakhtine, intitulé *Marxisme et philosophie du langage* (signé par V.N.Volochinov), le thème théorique central concerne la notion de dialogisme. Le mot chez Bakhtine, équivalent du signe chez Peirce, est donné comme un «pont» jeté entre deux sujets, un lieu de relation qui est alimenté de part et d'autre par les deux intervenants. Bref, le mot est un espace dialectique, lieu de rencontre et donc de dialogue. Le «sens» du mot, loin d'être figé dans des nomenclatures assimilables aux langues mortes, est donné comme un lieu vivant, profondément incarné dans l'expérience du quotidien, où les effets de sens sont modulés autant par les conditions sociales de l'énonciation que par les traits phoniques de l'acte de parole. Or ce qui est vrai du «mot» l'est aussi du «discours», la langue russe usant d'ailleurs d'un même mot pour traduire ces deux termes.

Et si le «sens» du mot est défini par l'usage actuel plus fortement que par les codifications antérieures, il arrive que le mot résistera toujours aux restrictions apportées par les codifications: pour cette raison, le «sens» du mot ne sera jamais «normalisé» ou fixé d'une façon exhaustive et il demeurera toujours ouvert à des possibles encore imprévisibles. Ce qui correspond de façon assez juste à la continuité, reconnue chez Peirce entre l'action du signe et le mouvement de la sémiotique. Mot et discours chez Bakhtine, à l'égal du signe et du mouvement de la sémiotique chez

Peirce, sont appelés à un destin imprévisible, à l'infinité de leur transformation.

#### **4. Sémiotique et polyphonie (Peirce et Bakhtine)**

Ce terme central du dialogisme devient, dans l'oeuvre de Bakhtine, le pivot de notions qui seront construites autour de diverses oeuvres littéraires. Ainsi, l'étude des grands romans de Dostoïevski, conduit à la découverte de la notion de polyphonie que l'on pourrait ramener, pour l'essentiel, à l'idée que la Russie du XIXe siècle est représentée dans le roman par la mise en scène de grandes voix sociales qui entrent en interaction et en conflit sans qu'aucune ne devienne prédominante ou hiérarchiquement supérieure, ce qui aurait marqué une prise de position idéologique (alors que, par exemple, dans le roman de Tolstoï, on trouve un tel principe de hiérarchie). Or ces voix sociales, mises en scène dans le roman, constituent des lieux qui, semblables au «mot» considéré avec ses conditions sociales d'énonciation et ses caractères phoniques, n'appartiennent pas en propre à un personnage: ce sont des voix partagées dont chacun des personnages contribue à marquer l'orientation, mais sans jamais arriver à se l'approprier. Ainsi, les voix, dont le tableau d'ensemble constitue une polyphonie, deviennent des lieux d'inscription des divers mouvements, partagés collectivement, d'une sémiotique qui est à la fois sociale et discursive. Et, si l'on inverse le point de vue, les caractères de la sémiotique, tels que élaborés dans l'oeuvre de Peirce, confèrent à la notion de polyphonie une nouvelle envergure théorique. Ce qui est proposé ici, concernant les affinités entre les notions de dialogisme et de polyphonie, s'applique de la même façon aux autres notions développées par Bakhtine, par exemple le polylogisme.

#### **5. Sémiotique et intertextualité (Peirce, Bakhtine et Kristeva)**

Effectivement, c'est de façon semblable que Julia Kristeva a développé, au cours des années 70, la notion d'intertextualité qui prend ses sources tant dans le texte de Bakhtine que dans la notion peircienne de la sémiotique. Au fondement de la notion d'intertextualité, on pourrait tracer ces quelques propositions: un texte (ici on se réfère essentiellement à une oeuvre littéraire) n'innove jamais de façon absolue, car les écrits antérieurs sont toujours présents sous quelque forme et à des proximités variables; en ce sens, le texte est toujours une réécriture, une reprise de propos déjà tenus mais qui sont, par définition, orientés autrement, inscrits dans un contexte culturel et social qui est nécessairement autre. Le texte à la façon du «mot» et du «discours» au sens proposés par Bakhtine, est un lieu dialectique: nécessairement redevable des oeuvres historiquement antérieures, il innove, renouvelle, voire redéfinit les significations qui deviendront des sens établis appelés, à leur tour, à être remplacés. Bref, en contradiction à la position romantique qui faisait du poète un créateur omnipotent, la notion d'intertextualité reprend l'image de l'écrivain d'une façon plus réaliste pour en faire un travailleur et l'artisan des signes et un manipulateur de discours. De façon similaire, la portée du texte ne se limite pas à sa présence dans un discours qui serait une limite; au contraire un texte ouvre par définition des voies de signification dont les issues sont imprévisibles. Car ce sont les discours ultérieurs qui viendront, rétrospectivement, l'interpréter, lui conférer de nouvelles significations et le conduire ailleurs, dans des lieux autres encore inconnus. C'est ainsi que la notion d'intertextualité applique à l'oeuvre littéraire le principe central qui est à la base de la notion de sémiotique ad infinitum.

## **6. Sémiotique, poéticité et métaphore (Peirce, Jakobson et Eco)**

On connaît tous la fonction poétique, une notion que Roman Jakobson avait créée à l'occasion d'une conférence célèbre, intitulée: «Poétique et linguistique» et qui remonte à 1958. La spécificité du discours poétique y est définie par un déplacement de la logique paradigmatique de la langue (faite d'équivalences, tant sur le plan phonique du SA que sur celui du contenu appartenant au plan du SÉ), sur l'axe de la constitution de l'énoncé, donc sur le syntagme; la logique paradigmatique devient donc un principe de base qui rend compte, formellement, de la poéticité des énoncés linguistiques.

Or dix ans plus tard, Jakobson (1968) reprend cette même problématique pour l'élargir à des manifestations autres que linguistiques et surtout pour en enrichir les assises théoriques qui passent de la linguistique saussurienne à la sémiotique de Peirce. Et la notion de sémiotique y est centrale.

D'abord, le déplacement de la dénomination: la «fonction poétique» devient la «fonction esthétique». Il se réfère d'abord aux deux catégories d'association: la contiguïté et la similarité. Puis, il applique à ces catégories deux positions qui désignent une antériorité et une postériorité du processus soit les deux termes de l'«effectuation» et celui de l'«assignation». Ces deux catégories croisées permettent de composer quatre «variétés de savoir»: une contiguïté effective, une contiguïté assignée, une similarité effective et, la quatrième variété, la plus nouvelle qui s'avère la plus intéressante: la «similarité assignée».

L'énoncé linguistique, comme tout signe, est ouvert sur son objet et, plus généralement, sur le monde; cette ouverture qui est le lieu d'une propension du sens, il la nomme la sémiotique. Or les énoncés plus purement esthétiques – et ici il se réfère à la musique instrumentale, à la peinture non-figurative et aux textes de poésie associés aux glossolalies — se caractérisent par une inversion du mouvement de la sémiotique qui, au lieu de se porter vers le monde se retourne pour venir informer le langage de l'intérieur et donc renouveler les formes et notre conscience des formations signifiantes. Ce mouvement inversé, il le nomme une introversive semiosis par différence au mouvement normé de la semiosis qui est, par définition, extroversive. L'assignation d'une similarité est donc le fait du mouvement de l'introversive semiosis.

De nombreux travaux d'analyse de la poésie (Shapiro et Shapiro 1988, Haley, 1988, Francoeur 1985, Fisette 1996) se sont appuyés sur cette définition de la fonction esthétique pour mesurer les marges des deux mouvements, extroversive et introversive, de la sémiotique qui de façon générale, finissent pas se superposer. De façon semblable, Umberto Eco (1988) s'est référé à cette définition de la sémiotique comme fondement de la poéticité dans «Métaphore et semiosis».

## **7. Semiosis ad infinitum, sémiotique littéraire et déconstruction du sens (Peirce, Eco, Johansen et Derrida)**

Le caractère théoriquement infini du mouvement de la sémiotique représente, dans la pensée de Peirce, une prise de position philosophique. Ce caractère est lié à la dynamique du signe, et donc à son instabilité. La position anti-cartésienne, on l'a signalé plus haut, appartient aussi à cette

même prise de position.

Or la sémiotique critique qui s'est développée sur la base de cette philosophie du signe appartient à un autre ordre, dans la mesure où la pensée du signe vient s'inscrire face à un texte (ou à tout autre objet) qu'elle a à charge de décrire, d'expliquer, voire d'interpréter. Il y a donc là un déplacement méthodologique important qui a historiquement marqué la naissance, au cours du XXe siècle, de la sémiotique moderne.

De façon générale les travaux de sémiotique appliquée ont généralement maintenu un lien cohérent avec les fondements philosophiques de la pensée du signe; ainsi, les travaux de sémiotique littéraire les plus convaincants trouvent dans les divers textes de littérature autant de lieux et de conditions où se construisent des signes et des mouvements sémiotiques qui révèlent souvent avec plus de finesse que les énoncés philosophiques, les divers aspects du mouvement du signe. Et inversement, la théorie sémiotique permet de saisir les nuances dans les déplacements de sens des divers objets qui sont des produits de l'imaginaire. On pourrait donner comme exemple une récente livraison de la revue *Semiotica* (Johansen 2007) consacrée à la sémiotique littéraire qui suggère des exemples extrêmement convaincants.

Il subsiste cependant un cas où l'écart entre les deux pratiques a marqué une déchirure importante. Et je me réfère ici à la prise de position de Jacques Derrida concernant la dérive sans fin de l'interprétation et la déconstruction du sens. Or Derrida trouve à appuyer sa prise de position sur le caractère théoriquement illimité du mouvement de la sémiosis. Cette position est fort connue et je me contente de l'indiquer plus que de la décrire. En opposition au caractère logocentrique des sémiotiques continentales suivant lesquelles un mot ne renvoie qu'à un autre mot et ce, dans un jeu incessant de renvoi de SÉ à SÉ, la sémiotique de Peirce définit le signe non plus comme une simple présence de soi à soi (ou à l'autre, comme soi) mais comme un désir, comme l'amorce d'un mouvement renvoyant dans le monde c'est-à-dire toujours dans un ailleurs, dans un lieu autre. Il n'y a plus d'identité, il n'y a que des transports. Le signe rappelle Derrida est un représentamen qui n'a d'identité que par la transformation qui en fait un interprétant renvoyant à quelque chose d'autre et ainsi, indéfiniment. «Le propre du représentamen, écrit-il, c'est d'être soi et un autre, de se produire comme une structure de renvoi, de se distraire de soi. Le propre du représentamen, c'est de n'être pas propre c'est-à-dire absolument pas proche de soi (propre, proprius).» (Derrida 1967: 73)

D'où, dans la logique de Derrida, le destin du sens qui est de toujours se déconstruire pour être conduit ailleurs, dans un lieu et dans une identité non propres. D'où aussi l'instabilité foncière de toute entreprise d'interprétation qui n'est plus rien d'autre que le fait du processus-même de la sémiosis qui, ici, devient le tout de la signification en dehors de toute prise en compte de la formation des signes.

Umberto Eco s'en est pris d'une façon particulièrement forte à cette lecture de la notion peircienne de la sémiosis illimitée. En fait, l'ouvrage intitulé *Les limites de l'interprétation* en constitue une réfutation et particulièrement le chapitre final qui critique nommément Derrida. S'appuyant sur la différence, soulignée ici, d'entrée de jeu, entre une position philosophique et une pratique critique du texte, il avance que «la dérive déconstructiviste et la sémiosis illimitée ne

peuvent être réduites à des concepts équivalents» (Eco 1992: 377). «L'interprétation, avance-t-il, n'est pas issue de la structure de l'esprit humain, mais de la réalité construite par la sémiotique. [...] dès que la communauté s'est arrêtée sur une interprétation donnée, on a la création d'un signifié qui, s'il n'est pas objectif, est du moins intersubjectif et est, de toute façon, privilégié par rapport à n'importe quelle autre interprétation obtenue sans le consensus de la communauté.» (382) On constatera que ce dernier argument, pour convaincant qu'il soit, déplace la question sur le plan du caractère nécessairement partagé du sens à l'intérieur de la communauté qui agit comme un frein à cette instabilité de l'interprétation.

C'est que le mouvement de la sémiotique, aussi nécessaire qu'il soit, se fait forcément à l'intérieur de la société qui est le lieu propre de la signification. Je suggérerais que le rythme de la sémiotique peut se scander à l'écart du cadre social du signe, mais non dans son ignorance totale; ainsi, la créativité chez l'individu implique toujours, par définition, un certain décrochage par rapport au rythme adopté par l'esprit de la communauté. Je rappelle que Peirce revenait souvent sur l'exemple de Galilée dont la créativité s'est exercée contre le consensus social de l'époque. Mais il y eut aussi Newton dont les avancées de savoir ont été reconnues de son vivant. C'est qu'il y a là une dialectique à la fois irréductible et incontournable entre la possibilité de la création et le nécessaire lieu social qui est celui de la signification. Or, la définition du signe comme entité dynamique et instable au sens de Peirce autant que le «mot» et le «discours» au sens de Bakhtine intègrent cette dialectique. Quant au caractère de l'«illimitation», il concerne autant la sémiotique, lieu des mouvements soudains de la signification ou encore des déviations au sens de Philodème que cet autre lieu que Peirce nommait le Mind, c'est-à-dire «l'esprit partagé qui fonde la communauté».

La question, avoue Eco en fin de parcours, demeure ouverte; néanmoins, des précisions et des nuances qui étaient nécessaires ont été apportées à l'utilisation qui avait été faite un peu rapidement de la notion spécifiquement peircienne de la sémiotique ad infinitum.

Jean Fisette

Université du Québec à Montréal

### **Bibliographie / References**

Bakhtine, Mikhaïl (V.N. Volochinov). – Le marxisme et la philosophie du langage. – Paris: Minuit, 1977.

Bakhtine, Mikhaïl.– La poétique de Dostoïevski. – Paris: Seuil, 1970.

Deledalle, Gérard.– «Peirce et la sémiotique grecque» dans Lire Peirce aujourd'hui. Bruxelles: De Boeck Université, 1990, p 95-106.



Derrida, Jacques.– De la grammatologie.– Paris: Minuit, 1967.

Eco, Umberto. – « Métaphore et sémiosis » dans *Semiotique et philosophie du langage*. Paris: P.U.F., 1988, p 139-189.

Eco, Umberto. – « Sémiosis illimitée et dérivée », dans *Les limites de l'interprétation*. Paris: Grasset, 1992, p 369-384.

Fish, Max. – « Peirce's Aristotle. The Greek Influence in His Later Philosophy » dans *Semiotic and Pragmatism*.– Bloomington: 1986, Indiana University Press, 1986, p 227-248.

Fisette, Jean.– Pour une pragmatique de la signification.– Montréal: XYZ éditeur, 1996.

Francoeur, Marie.– Confrontations. Jalons pour une sémiologie comparative des textes littéraires.– Sherbrooke: Naaman, 1985.

Haley, Michael C.– The Semeiosis of Poetic Metaphor– . Bloomington: Indiana University Press, 1988.

Jakobson, Roman. – « Linguistique et poétique » dans *Essais de linguistique générale*. Paris: Seuil, 1970.

Jakobson, Roman. – « Le langage en relation avec les autres systèmes de communication » dans *Essais de linguistique générale II. Rapports externes et internes du langage*. Paris: Minuit, 1973.

Johansen, Jorgen Dines (ed.).– *Semiotics of literature*– Berlin: Mouton de Gruyter, Numéro thématique de *Semiotica*, vol 165 1/4, 2007.

Kristeva, Julia.– *Sémiotikè*.– Paris: Seuil, 1978.

Marquand, Allan. – « The Logic of the Epicureans » dans *Studies by Members of the John-Hopkins University*. Amsterdam ; Philadelphia: Benjamins, 1973.

Morris, Charles W.– *Signs, Language, and Behavior*.– New York : Prentice Hall Inc., 1946.

Peirce, Charles S. – *Collected Papers*. – Cambridge: Harvard University Press, 1931 - 1958. Abrégé sous C.P. suivi du tome et du no du paragraphe.

Peirce, Charles S. – « Pragmatisme », in: *The Essential Peirce II*. Bloomington: Indiana University Press, 1998, p 398-433.

Ponzio, Augusto. – « Semiotics Between Peirce and Bakhtin » dans *Man as Sign. Essays on the Philosophy of Language*. Berlin: Mouton de Gruyter, 1990, p 251-273.

Philodemos. – *On Methods of Inferences*.– Naples: Bibliopolis, 1978.

Shapiro, Michael ; Marianne Shapiro.— Figuration in Verbal Art.— Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1988.